

« de mon cœur, avec la douce rosée de mes yeux,
« je l'ai fait tellement croître en beauté qu'il
« exhale son parfum jusqu'au ciel, ce qui, je crois,
« n'est jamais arrivé à aucun autre arbuste.

« La bonne renommée, l'honneur, la vertu, la
« grâce, la chaste beauté d'un port céleste, telles
« sont les racines de cette merveilleuse plante,

« Que je retrouve toujours en moi, partout où
« je suis. Et ce fardeau que je porte avec bonheur,
« je m'incline devant lui avec de pieuses prières,
« et je le vénère comme une chose sainte. »

Malgré l'étrangeté de l'idée, on est touché en lisant ces lignes. N'est-ce pas là le but voulu? Et qu'importe, après tout, les exagérations, pourvu que, par elles, nous sentions plus vivement! Peut-on demander qu'un poète dont l'âme est remplie par un seul amour débordant de la terre jusque dans l'infini du ciel, soit calme, modéré, pondéré dans la traduction de cet amour! Oh! — crie Pétrarque lui-même — « il aime bien peu celui qui peut dire combien il aime¹ »! Mais, grand Dieu! quels sont donc ceux qui, auprès d'une femme aimée, n'ont jamais essayé de traduire tout l'inexprimable de leur adoration en criant des paroles folles! S'il en existe, ce n'est certes pas pour eux

¹ Sonnet CXVIII à Laure vivante.